



LES MODES PARISIENNES

Chapeau de M.^{me} Julien boul. des Italiens 24. — Robes de M.^{me} Célestine
 Quillet rue de Choiseul 23. — Lingeries de M.^{me} Colas rue Vivienne 47.
 Chaussures de M.^{me} Frenchet 17.

Paris chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.

Imprimé par Moitte rue Pavée N^o 30 à Paris

Ayuntamiento de Madrid



MODES PARISIENNES.

AVIS. — Par suite de la nouvelle loi sur le timbre, nous ne pourrons servir les abonnements pris dans l'intervalle d'un départ à un autre qu'avec le départ général du samedi.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. — LE SACRAMENTO IRLANDAIS (4^{re} partie), par ALPHONSE DE CALONNE. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



LA mode est dans un état de langueur dont l'automne pourra seul la tirer. Quand on veut parler toilette, on vous répond : *Californie* ou *Ballon*. Les ballons et la Californie sont en grande vogue ; sous peu, on doit les diriger, M. Petin nous le dit ; mais il est déjà dépassé par un Espagnol, M. Montemayor, qui fait construire, au couvent de Valverde, à Madrid, une frégate aérienne. *L'Eola*, c'est ainsi qu'elle se

nomme, renfermera des laboratoires pour fabriquer le gaz, des machines à vapeur, une provision de ballons destinés à différentes manœuvres ; enfin un train d'artillerie avec lequel on fera des salves ou des signaux pour attirer l'attention de ceux qui sont à terre, et même des décharges d'artillerie en cas de guerre.

Dès que la construction de ces immenses aérostats sera terminée, on organisera des trains de plaisir de Madrid à San-Francisco.

Les femmes ne se montrent pas les moins empressées à faire le voyage de la Californie. On dit, et que ne dit-on pas de cette caverne d'Ali-Baba ! qu'elles y sont reçues comme des divinités adorées ou... à dorer.

Le ballon de M. Montemayor n'étant pas encore prêt, elles se contentent, pour le moment, du simple navire. Cette manière de voyager fait peur aux plus timides ; peur, entendons-nous : ce n'est pas qu'elles craignent l'élément perfide ; mais elles craignent de perdre, pendant ce voyage de trois mille lieues, leur beauté, seule dot qu'elles comptent apporter en mariage.

Il n'y a plus à Paris que des modes de campagne avec accessoires parisiens. Ainsi, sur une robe de barège ou de mousseline de coton garnie de volants, on jette une pointe de dentelle de laine noire, qui, à la campagne, est remplacée par l'indispensable pardessus.

Les redingotes de piqué ou de brillantine à basques, garnies d'un volant en broderie anglaise, sont de mise campagnarde ; celles de piqué blanc restent très-distinguées.

On fait des châles, pointes simples, en dentelle de laine de couleur ; nous en avons vu un très-

beau en couleur feutre dans le magasin des *Fabriques françaises et belges* (1). Les noirs seront toujours les plus nombreux, parce qu'ils sont charmants sur toutes les toilettes; du reste, ils deviennent de plus en plus à la mode.

Il y a aussi un très-joli mantelet dans ces magasins, qui est en taffetas feutre; sa forme est celle de petits châles avec revers en haut; le bas du mantelet est garni d'une blonde feutre surmontée de huit ou dix rangs de petits galons de soie feutre larges de moins d'un centimètre; le revers est de même bordé d'un rang de blonde feutre surmonté de plusieurs rangs de petits galons. Ce mantelet doit être porté avec une redingote de taffetas feutre garnie devant, en montant, de sept rangs de petits galons; le dernier rang, de chaque côté, bordé d'un volant de petite blonde de couleur feutre; le corsage ouvert bordé de trois rangs de galons, avec blonde sur le dernier rang; les manches ouvertes garnies de cinq galons et de deux rangs de blonde.

Ces magasins de dentelle sont renommés pour le choix, la variété, et surtout pour la nouveauté: il n'est pas un dessin nouveau, une forme nouvelle de châle ou de mantelet qui ne sortent de cette maison; c'est ce qu'on appelle, en terme de commerce, faire la *haute* nouveauté.

Les châles de dentelle de laine noire sont tellement en vogue, qu'une élégante ne peut se dispenser d'en avoir au moins un.

Il en est de deux sortes: l'un est une pointe garnie d'un volant qui s'appelle mantelet-châle; l'autre n'est qu'une pointe simple, mais à riches dessins et à grandes dents arrondies.

La dentelle de laine, nous voulons parler des hautes et belles dentelles, et non de ces petites dentelles qui servent pour garnitures de robes ordinaires ou de confection idem, sont une des plus heureuses nouveautés que nous ayons eues depuis longtemps: beaucoup plus riches de dessins que les dentelles de soie, elles sont légères et bouffantes; leur emploi le plus beau est sans contredit en châle.

Sur le velours, elle a encore la suprématie, comparée aux dentelles de soie.

La dentelle de Chantilly est belle, ferme, légère; elle réunit toutes les qualités, et, comme volants de robe, nous ne savons rien qui puisse lui être opposé: mais, si l'on compare la dentelle de laine avec la dentelle de Cambrai, la dentelle de laine l'emportera sur tous les points.

Les négligés du matin, qui n'ont de négligé que le nom, se composent, pour la plupart, de jupons, de peignoirs avec pardessus. Une des plus coquettes créations de ce genre a été faite, ces jours derniers, par madame Colas, cette parfaite lingère. Il se composait d'un jupon en foulard

fond-blanc semé de fleurs très-détachées et garni de chaque côté, en tablier, de trois rangs de petits volants en pareille étoffe; — le pardessus, garni de deux volants; le second, celui du dessus, à tête: les manches, très-larges du bas, garnies, de même que le pardessus, de deux volants, avec sous-manches de mousseline garnies de deux rangs de volants festonnés mat à grandes dents, surmontés de deux rangs de gros pois larges environ comme une pièce de vingt centimes.

Nous renonçons à décrire la forme des bonnets de lingerie, c'est-à-dire des bonnets garnis de rubans. Jamais ils n'ont été plus coquets ni plus seyants qu'à présent. Ce qui en fait la grâce, c'est leur simplicité apparente. Nous avouons ne pas pouvoir passer devant le magasin de madame Colas (1) sans y faire une station pour regarder ses ravissants bonnets; cependant nous en voyons chaque jour de toutes sortes par obligation, mais, les siens, nous les regardons par plaisir.

Nous dirons de même pour les modes des demoiselles Romain (2), qui sont toujours nouvelles, c'est dire toujours charmantes.

Elles ont eu un grand succès par la tulipe de Constantin, qu'elles posaient et qu'elles posent encore sur les chapeaux de paille d'Italie. Ce qui est encore à succès parmi leurs dernières créations, c'est une capote de crêpe lisse et ruban. La capote entière est couverte de petits volants de crêpe double en biais et de petits volants de ruban de taffetas à bords-festons; quelques-unes sont avec ruban gaze à bords-festons satinés. Ces demoiselles font beaucoup de bonnets de blonde de soie ornés de fleurs pour les toilettes des Eaux, bonnets qui vont bien avec les robes de taffetas fond-blanc chiné à fleurs de couleurs vives. Les fleurs qui ornent ces bonnets sont un mélange de liserons, d'herbes, d'avoine paille, qui pourraient s'appeler bouquets champêtres.

Elles s'occupent déjà des modes d'hiver; des marchands étrangers viennent de leur demander une variété de capotes en satin: il y avait de très-jolis modèles; nous reviendrons sur ce sujet en temps utile.

Il n'est que trop vrai, déjà on prépare les modes d'hiver! Les manteaux et les petits pardessus sont taillés en formes dites *nouvelles*. C'est à qui fera du riche et de l'élégant, deux qualités qui ne se rencontrent pas toujours réunies.

Tout ce qu'on peut dire de ces modes futures, c'est qu'elles seront riches.

Le manteau parisien sera, comme depuis plusieurs années, exclusivement en velours.

Quel sera l'ornement qui l'emportera? Nous l'ignorons. La passementerie, la broderie au passé mêlée de chaînettes et la dentelle de laine, sont

(1) Rue Vivienne, 47.

(2) Rue de la Chaussée-d'Antin, 48.

les trois concurrents qui ont le plus de chance de succès.

On a vu, pendant ces derniers jours de fortes chaleurs, quelques robes blanches, primo : des peignoirs ouverts devant brodés en broderie anglaise, devant de la jupe, corsage et bas de manches.

Quelques robes de mousseline ornées de sept petits volants ourlés tuyautés ; avec une de ces robes, la pointe de dentelle de laine était de bonne mise.

Il y avait aussi bon nombre de canezous avec robes décolletées en barège ou mousseline. Les écharpes vont bien avec les canezous : écharpes de cachemire brodé en soie, écharpes de crêpe de Chine brodé.

LOMÉNIE DE V***.

Détails du Dessin.

Chapeau de paille noir et paille doublé de taffetas rose avec fontange de ruban au bord, en dedans. Le dessus du chapeau est orné de chaque côté de coques de ruban de taffetas rose et de coques de ruban de velours noir, le haut de ces coques de ruban se termine par un ruban de velours noir noué qui laisse tomber deux grands bouts. Redingote de piqué fond-blanc à dessins bouquets de couleurs ; la basque du corsage est bordée d'un petit volant en broderie anglaise ; les manches sont aussi bordées en dedans d'un volant en broderie anglaise ; le col se compose d'un entre-deux rabattu broderie anglaise bordé d'un volant de semblable broderie. Bracelets de velours retenus par une boucle ovale en acier. Ombrelle blanche en taffetas à bordure ruban.

NÉGLIGÉ DU MATIN.

Bonnet de tulle garni de dentelle tournée deux rangs spirales, orné de chaque côté de nœuds de rubans en gaze bleu de ciel. Robe de jaconas à petites fleurettes vertes sur fond vert-pâle. Le corsage de cette robe est ouvert devant, bordé d'une fontange en pareille étoffe. Le volant de la jupe commence où cette jupe finit. Le pardessus est garni de deux volants, le devant bordé d'une fontange. Sous-manches garnies de deux volants en mousseline brodée.

LE SACRAMENTO IRLANDAIS.

I.

L'Irlande, à l'heure où nous écrivons ces lignes, ne passe pas pour être le pays le plus riche du monde ; elle ne l'était guère davantage à la fin du siècle dernier. Aussi, ce pauvre diable de Donagho, qui tenait école dans un petit village non loin d'Arklow, vivait-il bien misérablement du produit de ses leçons ; une douzaine d'écouliers à raison de quatre ou cinq schellings, payés le plus souvent en farine ou en pommes de terre, telle était la source la plus claire de ses revenus. Il lui eût été difficile avec cela de mener une vie

bien fastueuse, aussi savait-il se contenter, le plus souvent, de cinq repas par semaine ; il jeûnait donc pendant deux jours sur sept, ce qui mettait sa conscience de bon catholique en harmonie parfaite avec l'état de sa bourse.

Maître Donagho était pourtant un docte personnage ; et c'était surtout un excellent homme, doué du plus heureux caractère et de l'humeur la plus joyeuse. Il avait été recueilli par la mère du curé au carrefour d'un chemin. La bonne femme l'avait élevé comme son enfant, et le curé lui avait appris tout ce qu'il savait : ce qui ne veut pas dire que l'élève eût besoin, pour l'apprendre, de faire de grands efforts d'intelligence.

Donagho était fort aimé dans son village, d'abord parce qu'il faisait preuve d'une patience angélique dans l'exercice habituel de ses fonctions ; puis parce qu'aux veillées d'hiver il avait toujours quelque histoire de fée ou de géant à raconter. Il savait toutes les légendes du pays, connaissait l'origine mystérieuse des fameuses tours rondes, et aurait pu, au besoin, donner une nomenclature exacte de tous les rois de la verte Erin. Cet inépuisable conteur savait cependant faire trêve à ses récits, et, lorsqu'il apercevait dans un coin quelque groupe inattentif à sa parole, il prenait alors sa cornemuse et se mettait à jouer des airs de danse qu'un vieux pâtre lui avait appris.

Mais, à force de faire danser les jeunes filles et de leur conter des hisioires, Donagho avait fini par sentir battre son cœur, et souvent l'on avait surpris ses regards attachés sur Mary Leahy, la plus belle mais aussi la plus coquette des filles du canton.

Mary se souciait fort peu du maître d'école, qui n'avait en partage ni la beauté ni la fortune ; elle était d'ailleurs éprise de Thomas, le fils d'un tenancier des environs, vigoureux gaillard qui domptait les poneys à la course et figurait en héros à toutes les fêtes du pays. Lutter contre un pareil rival, c'était peine perdue : aussi Donagho refoula, du mieux qu'il put, son amour au fond de son cœur, et se contenta de contempler de temps en temps l'objet de sa tendresse, sans jamais oser lui faire la confidence de ses douleurs.

Bientôt cependant une vague préoccupation se peignit dans les traits du maître d'école ; sa gaieté s'effaça peu à peu, son front devint rêveur, sa cornemuse resta muette au mur de sa chaumière. Lui jadis si enjoué, si causeur, il gardait maintenant le silence quand on lui demandait quelque histoire d'autrefois ; il négligeait même ses écouliers, pour lesquels il montrait habituellement une si ardente sollicitude, et quand il leur avait donné, d'un air distrait, les leçons les plus indispensables, il quittait sa cabane et s'en allait seul promener derrière la montagne, au bord d'un petit ruisseau qui roulait ses eaux fangeuses sur un lit

de limon et de sable. Il passait souvent la nuit dans ces promenades solitaires.

On ne tarda pas à s'inquiéter dans le village de l'état du maître d'école. On s'imagina d'abord que son amour pour Mary Leahy était la cause d'un si profond chagrin. On l'interrogea, il leva les épaules; on alla trouver le curé, qui dit des messes à son intention. Bref, les plus fortes têtes du village tinrent conseil, et il fut reconnu que Donagho était devenu... fou.

Il était impossible de confier plus longtemps l'éducation des enfants à un homme qui avait le cerveau dérangé, on décida à l'unanimité que l'école de Donagho serait abandonnée.

A peine la sentence avait-elle été prononcée, que les douze gamins qui faisaient le fond de l'école du village arrivèrent en criant et en gambadant; le maître venait de les congédier.

« Mes enfants, leur avait-il dit, c'est aujourd'hui la dernière fois que je vous fais la classe, et je vous prie de dire à vos parents de vous chercher un autre maître; il serait fâcheux qu'une éducation si bien commencée restât longtemps interrompue.

— Pour le coup, s'écria un des membres du conseil en entendant ce récit, il n'y a plus à en douter, il est fou.

— Je crois, dit un autre, que nous ferions bien d'aller avertir monsieur le shérif. Les fous sont quelquefois dangereux. »

Il fut donc convenu que l'on irait chercher M. le shérif; mais le lendemain matin, quand M. le shérif arriva, Donagho avait disparu.

La clef était sur la porte de sa chaumière, on entra. Le plus grand ordre régnait à l'intérieur. On se livra à une perquisition plus indiscrète que soupçonneuse. Donagho n'avait jamais fait de mal à personne, et sa conduite avait toujours été irréprochable. On trouva son escabeau à la place qu'il occupait ordinairement, sa cornemuse pendait à la muraille à côté du martinet inactif dont il menaçait quelquefois les plus récalcitrants de ses élèves; en un mot, tout était dans son état habituel, comme si le maître d'école devait revenir le lendemain.

Il ne revint pas cependant. Durant quelques jours on s'inquiéta de son sort, mais à la fin, comme tout s'efface dans ce monde, on cessa de se préoccuper de Donagho, et l'on fit venir un autre maître d'école. Il fut reconnu généralement que le nouveau maître n'avait ni la science profonde, ni l'humeur enjouée, ni le talent musical de l'ancien; ce dernier point surtout affligeait beaucoup les jeunes filles, et, comme l'hiver approchait et que les veillées commençaient à devenir longues, on se prenait souvent le soir à regretter l'absence du pauvre Donagho.

Pauvre Donagho! en effet, car on allait jusqu'à dire qu'il n'avait quitté le pays que pour échapper

à l'amour qui le consumait. Mary Leahy, la coquette, ne faisait rien pour démentir ce bruit.

II.

Six semaines s'étaient écoulées depuis le départ du maître d'école. Un dimanche, tout le village était réuni dans la chapelle pour entendre la messe, lorsque tout à coup on aperçut Donagho qui entrait et qui s'en allait tranquillement à son banc reprendre sa place accoutumée. Là, il s'agenouilla sans avoir jeté un regard autour de lui; mais en revanche tous les yeux étaient fixés sur sa personne. Un murmure d'étonnement et de joie courut à son aspect dans toute l'assemblée des fidèles, en dépit de la sainteté du lieu. C'est qu'en effet il y avait de quoi s'extasier: Donagho n'était plus ce pauvre maître d'école tout déguenillé, et troué jadis aux coudes et aux genoux; il était vêtu d'un bel habit brun, portait un gilet de velours grenat et une culotte de panne jaune du plus vif éclat. Ajoutez à cela de beaux bas chinés, des souliers à boucles d'argent, des jarrettières avec des rosettes, sur la tête une belle perruque à marteaux soigneusement poudrée, avec une large bourse en taffetas noir derrière la nuque; enfin des manchettes en fine toile et un large jabot en dentelle, on eût dit un des élégants de Cork ou de Dublin. Il n'en fallait point tant pour donner des distractions à tous les assistants, et le curé lui-même, en disant son *Dominus vobiscum*, ne put s'empêcher de jeter souvent un regard sur cette étrange apparition.

Au sortir de la messe, ce fut un tumulte effroyable. Tout le monde voulut approcher, interroger, toucher même le maître d'école pour bien se convaincre de la réalité de sa présence. Dès que le doute ne fut plus permis sur cette question préalable, la population tout entière manifesta hautement sa joie de revoir le conteur infatigable, le virtuose complaisant, le patient professeur. Les questions pleuvaient comme grêle.

« Nous vous avons cru perdu, maître Donagho; d'où venez-vous donc si bien frisé, si bien vêtu? lui demandait-on.

— Parbleu! d'où je viens, répondait simplement Donagho; je viens de Dublin.

— Mais qu'êtes-vous allé faire à Dublin?

— Un voyage d'agrément.

— Un voyage d'agrément?

— Sans doute, et pourquoi pas? Je ne veux plus être maître d'école; l'enseignement me fatigue. Toute réflexion faite, j'aime mieux être propriétaire.

— Propriétaire! s'écriaient tous ceux qui l'entouraient.

— Quand je vous disais qu'il est fou! observait judicieusement à voix basse celui qui avait été six semaines auparavant prévenir le shérif.

— Oui, mes bons amis, reprit Donagho, je veux être désormais propriétaire; c'est un état pour lequel je me suis toujours senti du penchant, et, pour ne pas vous quitter, j'ai résolu d'acheter la ferme de Bellinagore. Un beau bien ! n'est-il pas vrai, Patrick ?

— Oui, maître Donagho, mais un bien qui vaut un gros denier.

— Qu'importe ! je serai près de vous tous et, quand vous voudrez venir me voir à la ferme, vous serez toujours les bienvenus. »

Les paysans promirent par complaisance tout ce que voulut Donagho; ils avaient peur de blesser son esprit malade, et ils se disaient qu'après tout il valait mieux lui laisser ses illusions que de chercher à les détruire.

« Dans quelques jours, disaient-ils, il sera trop heureux, si la raison lui revient, de retrouver en nous de bons amis tout prêts à congédier le nouveau maître d'école pour lui rendre nos enfants et nos quatre schellings. »

Cependant Donagho, au lieu de retourner à sa chaumière, alla à la ferme de Bellinagore, où l'attendait le tabellion. Le contrat fut signé; il paya en bonnes livres sterling et prit sur-le-champ possession de sa propriété.

C'est pour le coup que la surprise fut grande. Donagho n'était point fou, mais il était pis que cela : il était sorcier. Cependant les sorciers viennent-ils entendre la messe ? Les sorciers ont-ils cette humeur enjouée que l'ex-maître d'école semblait avoir recouvrée ? Les sorciers, enfin, donnent-ils d'aussi bons festins et font-ils ainsi danser les jeunes filles ? Car, il faut le dire pour rester historien fidèle, Donagho avait régala tout le village, et, après le repas, les salles de la ferme avaient été converties en salles de danse.

Si la fortune n'avait pas altéré les excellentes qualités du maître d'école, elle n'avait pas non plus ébloui le nouveau propriétaire. En homme habile, Donagho prit à son service les meilleurs laboureurs du pays ; et, avec leur aide, il se mit à exploiter lui-même son domaine, ce qu'il fit de manière à prouver qu'il n'avait jamais perdu la tête.

Cependant on le vit comme autrefois s'acheminer souvent le soir du côté de la montagne et s'engager dans les profondeurs de la vallée. Quel était le but de ses excursions solitaires ? Nul ne pouvait le dire et tout le monde aurait voulu le savoir. Plusieurs fois on essaya de le suivre ; mais il était sur ses gardes, et il revenait alors au village par un sentier détourné. Le mystère demeura donc impénétrable, aussi bien que la cause d'une fortune si subite et si étonnante. Toutes les intelligences du pays s'exercèrent sur ce grave sujet ; tous les malins cherchèrent en vain à expliquer ce prodige.

« Il a fait un héritage, » disaient les uns.

Mais Donagho n'avait point de parents dont il pût hériter, et le prêtre qui l'avait recueilli au bord d'un chemin était mort sans lui rien laisser.

« Il a trouvé un trésor dans la vieille tour du château, » disaient les autres.

Mais l'herbe croissait depuis longtemps sur les ruines du château, et les pierres n'avaient jamais été remuées que par les gens du village. Il était avéré que Donagho n'y avait jamais mis la main.

Quelques autres, pleins de respect pour la science de l'ex-maître d'école, supposaient que Donagho n'avait été à Dublin que pour faire visite au vice-roi d'Irlande, et que celui-ci, enthousiasmé de l'érudition profonde du professeur, lui avait fait compter une grosse somme d'argent en témoignage de satisfaction.

Cette hypothèse ne parut pas plus admissible que les précédentes, et il resta prouvé que l'on ne tenait pas le plus petit bout du fameux secret. Les hommes en rêvaient et les femmes n'en dormaient plus. Une pareille situation était intolérable ; à tout prix il fallait en sortir.

III.

Il est reconnu depuis longtemps que les femmes sont les créatures les plus curieuses de la terre, et c'est pour mettre sans doute leurs facultés en rapport avec leurs besoins que le ciel les a douées de cette étrange perspicacité, de cet art de pénétrer les mystères et de surprendre les secrets, qui les rend si dangereuses — ou si utiles, comme vous voudrez.

Or, toutes les femmes du village, en vraies filles d'Eve, auraient bien voulu soulever le voile derrière lequel se cachait la fortune de maître Donagho. Pour captiver sa confiance, elles aiguïsèrent leurs plus pénétrants regards, leurs plus doux sourires ; elles lui jetaient en passant de ces paroles qui ouvrent les cœurs ; elles lui firent mille avances gracieuses, mille agaceries perfides ; mais en homme qui connaît le cœur humain et qui a fait son éducation tout en faisant celle des autres, Donagho resta sur la défensive et demeura impénétrable. Tous les assauts d'oeillades et de mots provocants vinrent échouer contre sa méfiance. Il fallut pourtant bien que l'amour se mit de la partie.

Donagho n'avait pas oublié Mary Leahy, et Mary Leahy se rappelait que Donagho l'avait autrefois aimée. Peut-être cette flamme n'était-elle pas encore éteinte. Quand on s'appelle Mary et que l'on a de longs yeux bleus et de beaux cheveux châtain, quand on a la taille bien prise et le visage d'un ovale parfait, quand un frais incarnat vous colore les joues et que l'ivoire de vos dents brille entre deux lèvres de pourpre, il est impossible de douter de sa puissance. Mary jura

qu'elle découvrirait le mystère, ou qu'elle y perdrait sa beauté.

Ce furent d'abord des regards furtifs, puis des embarras bien ménagés, des rougeurs d'un naturel adorable; vinrent ensuite les mots vagues lorsqu'on se rencontrait, les questions sans réponses lorsqu'on interrogeait. Enfin, on abandonna timidement sa main, on rendit même une pression légère; un soir, derrière un buisson, on baissa la tête et on laissa prendre un baiser. Donagho était tombé dans les filets de l'enchantement; huit jours avaient suffi pour que le charme opérât.

ALPHONSE DE CALONNE.

(La suite au prochain numéro.)

GAUSERIES.

*. Vous ignorez peut-être, et je m'empresse de vous l'apprendre, qu'il est arrivé l'autre jour à Paris un train de plaisir composé de cinq cents Berlinois.

Ces Berlinois sont retournés dans leurs pays après un séjour de quarante-huit heures parmi nous.

Des nouvelles que nous recevons aujourd'hui même nous permettent de parler de l'effet que Paris a produit sur ces cinq cents Berlinois. Hâtons-nous de dire qu'il n'a pas été tout à fait à l'avantage de notre ville.

Les Berlinois trouvent d'abord que Paris a l'air trop évaporé, trop bruyant. Il faut, disent-ils, qu'une ville-capitale conserve toujours une certaine apparence de noblesse, de calme et de dignité qui ne permette pas qu'on la confonde avec les autres villes. Il est impossible qu'à Paris on puisse se livrer convenablement à l'étude de la philosophie. Kant, Herder, Schelling n'auraient jamais pu s'habituer au séjour de Paris. Ce n'est pas en se promenant sur le boulevard que Newton aurait pu trouver les lois de la gravitation.

A Berlin, au moins, on se promène *sous les Tilleuls*, sans crainte d'être troublé dans ses méditations philosophiques.

Les Berlinois se plaignent de la froideur de l'accueil des Parisiens.

Quand cinq cents Berlinois se dérangent de leurs habitudes, de leurs affaires, de leurs plaisirs pour visiter une ville, il est au moins du devoir des principaux habitants de cette cité de se porter au-devant des nouveaux arrivants,

De leur offrir l'hospitalité chez eux,

De les conduire à l'Hôtel-de-Ville pour leur faire boire le vin d'honneur,

De leur donner un grand banquet,

De les inviter à un bal, etc., etc.

Au lieu de tout cela, Paris ne s'est pas plus aperçu de la présence des cinq cents Berlinois que s'il eût été question de huit cents Angevins.

Berlin s'est promené sur le boulevard.

Il est monté aux tours de Notre-Dame,

Au sommet de l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile.

Il est descendu dans les profondeurs des caveaux du Panthéon,

Dans les souterrains des catacombes qui recèlent les ossements des premiers martyrs et des couches de champignons.

Il est allé aux Tuileries, aux Champs-Élysées, au bois de Boulogne, sans que Paris y ait fait la moindre attention.

Berlin est parti outré de ce manque d'égards. Ce qui a surtout rendu furieux les cinq cents Berlinois, c'est la manière plus que froide avec laquelle ils ont été accueillis par M. Paul de Kock.

S'étant présentés chez ce grand homme pour lui offrir le témoignage de leur admiration, M. Paul de Kock a fait répondre aux Berlinois qu'il ne pouvait les recevoir; attendu qu'il travaillait à un vaudeville pour les Délassements-Comiques, et qu'il lui était impossible de voir qui que ce soit quand il était dans le feu de la composition.

M. Clairville a également fait répondre aux Berlinois qu'il était parti pour la campagne.

Aussi, sur toute sa route, Berlin n'a-t-il fait que se répandre en invectives contre Paris.

Par suite de ces invectives, une foule de trains de plaisir ont été suspendus; nous n'aurons la visite ni

De Cologne,

D'Aix-la-Chapelle,

De Dusseldorf.

Voilà qui apprendra aux Parisiens à se montrer plus aimables une autre fois, et à ne plus traiter les Berlinois comme de simples provinciaux qui viennent faire les badauds dans Paris.

*. Depuis longtemps déjà la reine d'Angleterre avait une ménagerie bien supérieure à celle de Schahababam.

Elle possédait notamment de petits chiens comme on en voit peu et des canards comme on n'en voit guère; et voici que maintenant elle vient de recevoir une tortue comme on n'en voit pas.

Cette tortue arrive en droite ligne du cap de Bonne-Espérance et elle est âgée de cent soixante-dix-neuf ans, — foi d'indigène du Cap.

Vous voyez donc bien que j'ai le droit de qualifier cette tortue de merveilleuse.

Tous les papiers publics de Londres sont en ce moment remplis de détails touchant la fameuse tortue, et un grand nombre d'Anglais ont déjà fait le pèlerinage de Wolwich pour aller l'admirer dans le bateau qui est devenu provisoirement son séjour.

Je dis provisoirement, parce que la reine fait construire dans le parc de son palais de Windsor un bassin spécial qui servira de logement à la tortue royale.

Elle aura de l'eau de mer et des citrouilles à discrétion.

Car j'oubliais de vous dire que cette bonne vieille ne vit absolument que de citrouilles; elle en mange depuis cent soixante-dix-neuf ans sans discontinuer, et elle se trouve parfaitement bien de ce régime.

C'est encore le *Times* qui me donne ces détails, que je serais incapable d'inventer.

Le dernier numéro de l'*Illustration de Londres* donne une grande vignette sur bois représentant la tortue en train de manger une citrouille: elle la mange même fort tranquillement, et sans se laisser intimider par les regards d'un public nombreux et indiscret.

Les Anglais sont naturellement enthousiastes pour toutes les nouveautés, et la tortue ayant été placée, dès son arrivée, sous le patronage de la reine, elle a obtenu immédiatement le plus grand succès.

La vogue de la tortue contre-balance même en ce moment le succès de l'opéra nouveau d'Halévy. On porte à Londres des paletots à la *tempesta*, mais les chapeaux des dames sont à la tortue.

Les entrepreneurs des trains de plaisir de Paris à Londres seront bientôt obligés de promettre à leurs voyageurs une visite à la tortue: c'est encore plus important pour un touriste que le fameux dîner de Greenwich.

Une tortue de cent soixante-dix-neuf ans vaut bien à elle seule vingt-cinq entrées de poissons.

Pour deux cent vingt-cinq francs vous verrez la tour de Londres et la tortue de Wolwich, — qu'on se le dise!

La vogue de ce phénomène ne peut que s'accroître encore, pour peu que quelque pharmacien anglais ait l'idée

d'exploiter le grand âge de cet animal, en vendant du sirop de citrouille qui fera vivre pendant 179 ans toutes les personnes qui en feront un usage exclusif.

*. Nous vivons dans un temps de concurrence acharnée. Autrefois, chaque source thermale avait sa spécialité; impossible, par conséquent, de se faire du tort les unes aux autres. C'était le temps où les eaux guérissaient les malades, maintenant elles ruinent les gens bien portants; il faut à tout prix qu'elles se procurent des victimes.

De là grand combat à la réclame dans la quatrième page des journaux.

Hombourg s'élance le premier et prend la parole du haut de la plate-forme du *Journal des Débats*?

Hombourg, cette année, est le rendez-vous de la fashion; parmi les visiteurs qui fréquentent le casino, on cite: le feld-maréchal Machinskoff, au service de la Russie; l'amiral Cockney, de la marine britannique; le très honorable Curapletson et sa famille; lord Coatchmann; milady Stop-Stop; le banquier Van-Harensaïr; le romancier Falempin, etc., etc.

Baden répond, en empruntant l'organe du *Constitutionnel*:

L'aristocratie européenne a décidément choisi Baden-Baden pour ses quartiers d'été. Au dernier bal du cercle on remarquait: la duchesse de Calimard, la baronne de Pomaré, sans compter les Vandenesse, les Beauséant, les Maufrigneuse, et la baronne de Nussingen accompagnée du journaliste Tartempion.

Hombourg reprend:

Trois nouveaux hôtels pouvant contenir chacun mille à douze cents voyageurs viennent de s'ouvrir à Hombourg. Ils sont cependant insuffisants pour loger la foule des arrivants.

Les maisons particulières, les hôtels garnis regorgent d'habitants.

L'administrateur des jeux a fait construire à la hâte des cabanes en bois; en attendant, les voyageurs campent dans les rues.

Baden-Baden réplique:

Sur la demande qui lui en a été faite par M. Bénazé, le grand-duc de Baden vient de faire partir le régiment qui tient garnison à Baden pour mettre la caserne à la disposition des voyageurs.

Quoique l'enceinte de la ville ait été triplée par la construction d'une foule d'hôtels, l'espace manque pour loger les visiteurs.

Un camp de baigneurs avait été établi aux portes de la ville, chaque tente est occupée par cinq ou six personnes, les rues sont obstruées par des gens qui se sont établis en plein vent; quelques voyageurs ont été obligés de se loger dans des arbres, beaucoup couchent dans des barques. On cite un voyageur qui a payé dix louis la niche d'un chien. Il est vrai que c'est pour toute la saison.

HOMBURG. — N'allez pas à Baden: les plus grands artistes donnent en ce moment des concerts chez moi. Jenny Lind y est attendue avant son départ pour l'Amérique.

BADEN-BADEN. — Gardez-vous de mettre les pieds à Hombourg! Pour comble de magnificence, j'ai fait construire un théâtre à Baden sur lequel on va représenter *le Prophète*. Mademoiselle Alboni est engagée pour dix représentations.

HOMBURG. — Il n'y a qu'un Hombourg dans le monde.

BADEN-BADEN. — Veder Baden e poi morir, disent tous les proverbes.

Ce dialogue vif et animé dure pendant tout l'été, et se prolonge en hiver, Hombourg et Baden ayant imaginé de tenir roulette ouverte durant tous les frimas. Alors les journaux retentissent de fanfares de chasse; ce ne sont

que faisans, daims, cerfs, lièvres tombant sous le plomb des heureux joueurs de Bade et de Hombourg.

Depuis deux mois, la parade a commencé entre les deux baraques rivales. Quel tapage cela va faire quand Spa, Cologne, Aix-en-Savoie, Ems, Wiesbaden se mettront de la partie!

Il est probable qu'ils ne tarderont pas.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-HISTORIQUE. — *La Chasse au châtre*, 9 tableaux, par M. Alexandre Dumas. — Débuts de Numa.

— On connaît l'amusante histoire de ce chasseur provençal qui, parti de Marseille un dimanche matin, arriva jusqu'à Rome, à la poursuite d'un châtre. M. Alexandre Dumas, qui avait emprunté cette histoire à M. Méry pour en faire un roman, a fait de ce roman une pièce ou plutôt un cadre à décors. Rien n'est changé aux aventures de ce bon M. Louet, l'ennemi des châtres, ou leur ami, si l'on aime mieux. Nous assistons à un concert, à un combat naval; nous pénétrons dans une caverne de bandits italiens; nous voyons se dérouler un panorama assez curieux, les rivages de la mer, des plaines, des montagnes et enfin la campagne de Rome. En vue de Saint-Pierre, M. Louet parvient à tuer un châtre, et la mort de cet oiseau sert de dénouement à la pièce, si pièce il y a.

Numa a été très-plaisant dans le rôle de M. Louet, qu'il a joué avec sa verve et sa bonhomie si originales. Les applaudissements du public du Théâtre-Historique lui ont rappelé ses beaux jours du Gymnase.

L'Art de teindre sans danger les Cheveux et la Barbe,

suivi de

L'ART DE LES RÉGÉNÉRER, D'EN ARRÊTER LA CHUTE ET DE LES CONSERVER;

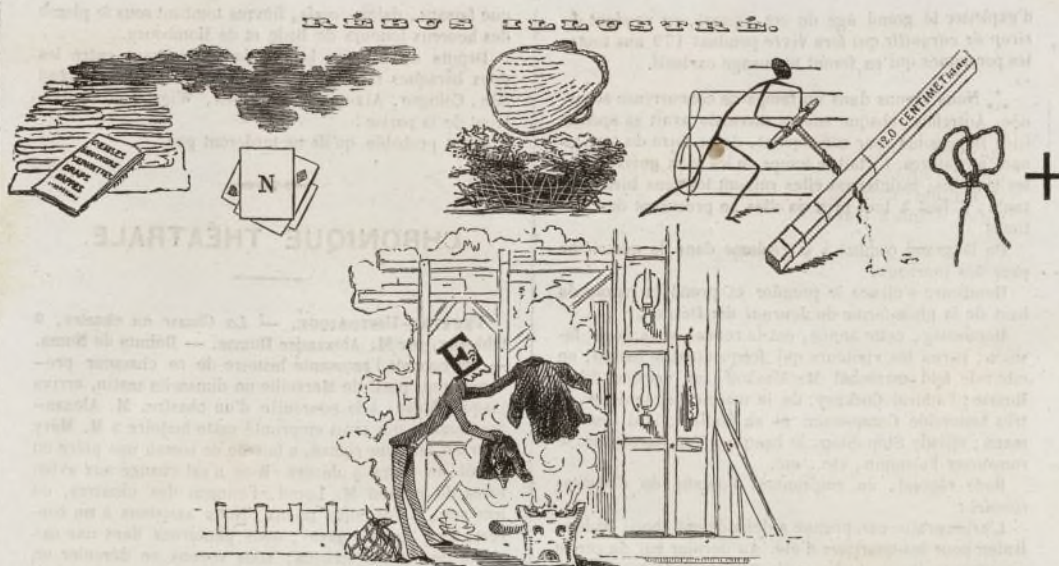
par un médecin et un chimiste.

Se vend chez PARIS, passage Choiseul, 25. — Prix: 75 c.

Une découverte de la plus haute importance vient d'être faite: désormais plus de têtes chauves, plus de cheveux blancs. Écoutez ces paroles prononcées par un savant, dans une séance académique, à l'Institut de France:

« Les Chinois ont su atteindre et transformer, au moyen d'une alimentation particulière, le liquide qui colore le système pileux, et donner aux cheveux blancs et roux une teinte noire qui se maintient jusqu'à la vieillesse. »

Ce secret, que les Chinois tenaient enseveli dans le plus profond mystère, vient d'être trouvé: on lira dans la brochure que nous annonçons tous les détails relatifs à cette curieuse coloration. Mais là ne se bornent point les enseignements qui y sont contenus; on y trouve encore la description de toutes les imperfections et maladies du système pileux, ainsi que les remèdes les plus efficaces pour leur guérison. La *trikogénie* ou régénération des cheveux y est traitée de manière à ne laisser aucun doute sur la possibilité de faire repousser les cheveux sur les crânes les plus chauves; on y apprend enfin les moyens infailibles de *nourrir* la barbe, les cheveux, les sourcils, et de les *tonifier* de telle sorte que les barbes les plus maigres, les chevelures les plus chétives acquièrent en peu de temps une vigueur remarquable.



Explication du dernier Rébus.

Ché serre tin, dé taille hampe, Ours acheté bon marché, ile, faulx, marche en dé.
(Chez certains détaillants, pour acheter bon marché, il faut marchander.)



EXPOSITION DE 1849.
JETS D'EAU PORTATIFS
pouvant se placer à volonté sur un comptoir, sur une cheminée ou une table; se montant comme une lampe.

PLASSE Breveté
sans garantie du gouvernement
POUR LES JETS D'EAU PORTATIFS
Rue St-Honoré, 67, à Paris.

Cet appareil peut se placer sur une croisée, une table, une cheminée, au milieu d'une jardinière. En contribuant agréablement à récréer la vue, il peut avoir une autre qualité : ne peut-il pas servir comme appareil hygiénique? En y faisant jaillir du chlore il peut être un préservatif contre les épidémies. — Dans les appartements, en y faisant jaillir des eaux odoriférantes, il peut joindre l'utile à l'agréable, charmer l'odorat en embaumant et assainissant l'air de l'appartement.

Galerie de l'industrie parisienne. Collection de dessins représentant différents objets de la fabrication parisienne, tels que pendules, candélabres, métiers à broder, machines, etc. Prix de la feuille en couleur : 4 fr.

Enveloppes comiques. 42 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

Portraits d'après nature. Un artiste lithographe dessine les portraits d'après nature, sur pierre, en deux séances, et en livre 50 exemplaires imprimés sur beau papier vélin satiné, — le tout pour 50 francs les portraits d'hommes, et 60 francs les portraits de femmes.

S'adresser chez Aubert, place de la Bourse.

Découpures. Sous le titre de *Découpures fantasmagoriques*, on trouve, chez Aubert, un cahier de dessins qui, découpés et placés entre une bougie et la muraille, forment des ombres fantasmagoriques très-curieuses. Ces découpures sont un joujou fort amusant pour les soirées, à la campagne. Le cahier offre 43 découpures, et ne se vend que 4 francs.

Albums POUR LA Campagne. Aux personnes qui partent pour la campagne, nous rappellerons que rien ne vaut, pour amuser ses hôtes pendant les jours de pluie ou de froid, ces albums, ces recueils de croquis ou de caricatures, ces collections de costumes, de vues, ces ouvrages souvent très-gais, quelquefois sérieux, toujours amusants et marqués au cachet de l'esprit parisien, tels que les publie la maison Aubert, la seule qui ait fait de cette spécialité l'objet d'une exploitation importante. — On trouve dans les magasins de la place de la Bourse des albums de tout genre et de tout prix, jusqu'à la somme incroyable de cinquante centimes. — Les albums de 6 et 8 fr. présentent une fort grande variété, et l'on peut, moyennant une dépense de 30 ou 40 fr., se composer une collection bien suffisante pour amuser, pendant toute la saison, une société nombreuse.

Diorama en miniature. Six jolis sujets transparents qu'on arrange à sa volonté pour former des abat-jour de lampe. Ces dessins font réellement un petit effet de diorama. C'est un charmant passe-temps des soirées. Chaque feuille : 4 fr.

Par s. — Typographie Plon frères, rue de Valenciennes, 36.